

***Des universitaires décryptent le mouvement du 22 février
Regards croisés sur le «hirak»***

Mustapha Benfodil
Ecrivain-Journaliste

Le hirak algérien au regard des sciences humaines et sociales». Tel est le thème générique de deux journées d'étude consacrées au mouvement populaire du 22 février qui se sont tenues les mercredi 26 et jeudi 27 juin sous les auspices de l'Université Alger 2 Abou El Kacem Saâdallah qui regroupe les facultés de sciences humaines et sociales ainsi que celles des Langues.

L'affiche concoctée pour cet événement fait apparaître un heureux néologisme : «Hirakologie». On le doit à Lazhari Rihani, professeur de linguistique arabe à la faculté de Langue et Littérature arabes de Ben Aknoun, et l'une des chevilles ouvrières de l'équipe organisatrice, aux côtés de Khaoula Taleb Ibrahim.

La première journée de ces rencontres a été abritée par la Faculté de Langue et Littérature arabes et des Langues orientales à Ben Aknoun. Sous le titre : «Le hirak et ses langues», elle était réservée exclusivement aux étudiants. C'était l'occasion de découvrir des travaux audacieux sur diverses thématiques liées aux hirak (analyse des slogans, des chants des manifestants, des graffiti, du rôle de Facebook...). Nous y reviendrons.

La deuxième séance de ces journées spécial «hirak» avait pour écrin le campus de Bouzaréah. Une brochette de spécialistes de renom se sont alors succédé à la tribune de la «salle bleue» pour apporter chacun sa lecture du hirak à partir de son champ de recherche spécifique. Il y avait Fatma Oussedik, Dalila Haddadi, Mohamed El Korso, Madani Safar Zitoun et Tayeb Kennouche. La modération a été assurée par Khaoula Taleb Ibrahim qui, faut-il le signaler, est née elle-même un certain... 22 février. Quelle magnifique coïncidence !

Penser le hirak

Dans son mot de présentation, Khaoula Taleb Ibrahim explique : *«Interpellés en tant qu'universitaires et spécialistes de sciences humaines et sociales par ce moment exceptionnel dans l'histoire de notre pays, nous voudrions, au-delà de l'engagement citoyen de chacune et chacun d'entre nous dans ce mouvement, proposer un regard croisé à l'aune de ces sciences sur ce qui est désormais connu sous l'appellation de 'hirak'».*

Et de préciser : *«Ce sont donc des sociologues, psychologues, historiens et linguistes de l'université Alger 2 qui vont, chacun, présenter une réflexion et une lecture de ce mouvement qui agite la société algérienne.*

Il s'agit pour nous d'initier et de réinstaller, au sein de nos campus, le débat citoyen libre et engagé afin que l'espace universitaire retrouve sa vocation première, celle d'être à l'écoute des pulsations de la société, d'en démêler les contradictions et la complexité dans le but de proposer des analyses scientifiques et raisonnées des mouvements sociaux qui rythment la vie de nos concitoyens.»

L'éminente linguiste a ensuite formulé un certain nombre de questionnements à même de baliser la réflexion autour de cet objet tout neuf : *«On s'est posé d'abord la question : qu'est-ce que le hirak ? Comment en faire un objet de science, un objet de réflexion ? Comment nous interpelle-t-il ? Comment l'analyser ? On sait par ailleurs que c'est un phénomène essentiellement urbain.*

Qui en sont les acteurs ? Comment se déroule-t-il ? Comment situer cet événement dans la longue durée, dans la profondeur historique par rapport à notre pays ? (...) Quels en ont été les ressorts psychologiques, je dirais même psychanalytiques ?» Khaoula Taleb Ibrahim s'interroge dans la foulée sur «le rôle frappant de la jeunesse» ainsi que «la question des femmes dans le hirak ?»

Et de poursuivre : *«Comment a été transformé ou pas notre rapport au politique, à travers le hirak, en tant que citoyens et en tant que chercheurs ?»* «Enfin, nous osons espérer qu'à travers le hirak, nous puissions de nouveau croire en un certain nombre de grandes utopies, comme des horizons à atteindre, comme des espoirs et des fenêtres ouvertes pour la construction de la citoyenneté algérienne en termes de justice pour tous, en termes d'égalité, et d'égalité entre les hommes et les femmes, et en termes de démocratie.»

Qui sont les marcheurs ?

En entamant sa communication, Fatma Oussedik a précisé d'emblée que l'objet de son exposé est *«d'essayer de dire qui nous sommes, comment avons-nous marché et quel contenu nous avons voulu mettre dans ces marches ?»* Première observation : la sociologue note que *«les marches se sont déroulées dans les villes»*, incluant les *«villes moyennes»*.

«C'est donc d'abord une population urbaine, qui constitue la majorité de la population algérienne, qui est sortie dans les rues». Citant des chiffres de l'ONS datés du 1^{er} janvier 2018, elle relève que la population urbaine en Algérie est estimée à *«plus de 70%»*. Cela dit, *«il existe de moins en moins de distinction dans les modes de vie et de pensée entre ruraux et urbains»*.

La sociologue observe que *«toutes les générations figuraient parmi les*

manifestants», avant d'ajouter : *«Mais la majorité était jeune, ce qui correspond à la pyramide des âges de la population algérienne».*

«Eduquée, cette jeunesse, au féminin comme au masculin, constitue le plus gros des chômeurs. Ils prennent la mer, obtiennent des visas dans le cadre d'une émigration choisie, mais ceux qui étaient dans la rue ne veulent plus partir», souligne-t-elle. *«Ceux qui sont sortis veulent vivre ici et maintenant».*

La chercheuse indique, par ailleurs : *«Si les jeunes chômeurs étaient en nombre, on a pu aussi voir, parmi ces foules, toutes les catégories sociales».* Le hirak a été l'occasion, selon elle, de *«retrouver une estime de soi pour des individus qui longtemps ont été perçus comme ni, ni, ni... c'est-à-dire ni citoyens, ni travailleurs, ni époux...»*

Fatma Oussedik a apporté cette autre précision importante : *«Il faut souligner la forte présence des classes moyennes habituellement silencieuses».* Ce qui signifie, de son point de vue, que *«cette catégorie s'est reconstituée depuis la fin des années 1990, où elle avait été laminée»* et que *«ce pouvoir constitue, pour elle, un 'ennemi de classe'».*

L'oratrice a insisté sur le fait que les classes moyennes se sont *«battues pour créer des écoles privées»* et se sont beaucoup investies dans la formation. S'agissant de l'implication massive des femmes, elle fait remarquer que *«seuls ceux qui n'ont pas suivi l'évolution – comme l'histoire – de l'Algérie, peuvent être étonnés».*

«Que l'histoire ne leur ait pas rendu justice est un autre débat, tout aussi fondamental pour l'avenir de l'Algérie. Elles ont donc été présentes, avec ou sans voile, jeunes et vieilles». Elle évoque au passage les cas de harcèlement sexuel et autres agressions dont ont été victimes des femmes et des militantes féministes ces dernières semaines, ce qui a conduit à la constitution, explique-t-elle, du *«carré féministe»* lors des manifs du vendredi, pour *«protéger les plus jeunes»* et *«pour rendre visible notre participation».*

«Une démocratie qui n'a pas pris l'avion»

Dans son analyse, Fatma Oussedik a mis l'accent, en outre, sur le caractère résolument pacifique des manifs, ainsi que l'humour et la créativité qui ont prévalu depuis le début du mouvement populaire. *«Cette jeunesse a montré qu'elle était cultivée (...), qu'elle était informée, voire formée, par des réseaux sociaux mais aussi par le mouvement associatif, Facebook»,* ajoute la sociologue.

Elle n'a pas omis de citer au passage le rôle des stades d'où ont jailli tous ces chants truculents qui ont enflammé les marches. *«Les stades sont devenus des centres de formation extraordinaires, avant même le début du hirak»*, constate-t-elle. Concernant l'influence des religieux, la conférencière estime qu'on a affaire désormais à un islamisme soft.

«Ce courant a donné naissance à une ‘bourgeoisie pieuse’» qui a *«des intérêts matériels sur les marchés informels d'El Eulma, de Jolie-Vue»*. *«Ils craignent des ruptures trop brutales. Certes, il demeure des courants plus plébéiens, mais les directions des partis islamistes sont tenues par ces islamistes new look»*. Elle pense que les jeunes de manière générale se sont détournés de tous les radicalismes, y compris vis-à-vis du MAK.

Fatma Oussedik fait le lien avec des mouvements de libération beaucoup plus anciens qui jettent leurs racines dans l'antiquité pour dire : *«Nous sommes nés avant le Mouvement national, ce n'est pas la France qui nous a fait exister. C'est ce que sont venues dire ces marches, aussi, avec leurs emblèmes»*. Et de lancer : *«Je ne suis pas communautariste»*.

Mais je serai toujours reconnaissante au mouvement culturel berbère de nous avoir ramenés dans la longue durée, avec un drapeau, avec des figures, des personnages. Nous avons découvert que nous avons eu des pharaons, des empereurs. Nous sommes un vieux peuple, nous sommes une vieille histoire, et c'est ce vieux peuple, c'est cette vieille histoire qui viennent revendiquer la démocratie.»

Fatma Oussedik conclut son passionnant exposé en disant : *«Ces luttes que nous avons menées dans la diversité sont peut-être au milieu du gué, sont peut-être en danger, mais les choses ne pourront plus être comme avant (...) Nous nous sommes reconnus et nous avons réaffirmé que nous sommes des Algériens attachés à l'égalitarisme qui nous vient de l'antiquité. Nous sommes attachés à une démocratie qui n'a pas pris l'avion.»*

La deuxième journée qui s'est tenue au campus de Bouzaréah, a connu un débat extrêmement riche et intense autour des interventions de Fatma Oussedik, Tayeb Kennouche, Dalila Haddadi, Mohamed El Korso et Madani Safar Zitoun.

La modération des débats durant les deux journées était assurée par Khaoula Taleb Ibrahim. Dans notre édition d'hier, nous avons présenté succinctement les interventions de Khaoula Taleb Ibrahim, Fatma Oussedik et Mohamed El Korso. Nous poursuivons ce compte rendu avec les exposés de Madani Safar Zitoun, Dalila Haddadi et Tayeb Kennouche.

«Dépassement de l'urbanité frileuse»

Spécialiste en sociologie urbaine qui a beaucoup travaillé sur la ville d'Alger, Madani Safar Zitoun a centré sa communication sur «Le hirak dans la ville» en proposant une *«lecture sociologique de la récupération citoyenne des espaces publics»*. Le sociologue commence par préciser que la ville d'Alger *«a connu des changements mais elle a aussi une mémoire des lieux»*. *«Les espaces publics ne sont pas des espaces neutres»*, ajoute-t-il. Et de souligner : *«Le hirak est un processus qui se déroule dans la matérialité de la ville et produit son propre sens.»* Il estime que le mouvement populaire a réinventé le lien urbain en pratiquant un *«paradigme de la tolérance»*. *«On tolère de marcher avec le différent, avec l'autre.»* Il parle aussi de *«cohabitation»* par le fait même d'*«accepter de marcher dans le même espace, d'être bousculé, accepter des codes de civilité...»* Ce qui l'autorise à avancer l'hypothèse d'une *«urbanité nouvelle»* qui serait en train de s'installer. *«On s'est débarrassés des assignations primaires, des enfermements symboliques ; le hirak propose une urbanité qui n'est pas l'urbanité frileuse, une urbanité de l'enfermement»*, observe le sociologue. Il attire en même temps l'attention sur la puissance du lien social au sein de la *houma*. Il observe que les quartiers algérois fonctionnent tels des «villages» où *«le lien communautaire est très fort»*, induisant un *«contrôle social de proximité, une absence de l'anonymat, une dictature de la norme»*. A contrario, *«le hirak propose un dépassement de cette urbanité frileuse et des enfermements communautaires»*. Malgré cette dynamique heureuse, ces brassages joyeux du vendredi, force est de constater qu'il subsiste des «cartes mentales» difficiles à faire bouger. Le concept de «carte mentale» renvoie à la *«façon de se représenter mentalement les espaces où les gens vivent, leurs frontières, leurs repères et leur place symbolique dans la cité»*. Examinant la cartographie sociale de la ville d'Alger, le conférencier relève : *«Il y a une gradation, une hiérarchie des espaces.»* Le sociologue insiste sur le fait que *«chaque lieu à Alger a un contenu symbolique forgé par l'histoire»*. Le hirak s'est ainsi *«déployé dans les rues et places de la ville(...) qui ont une charge symbolique»*.

Madani Safar Zitoun s'attarde sur la notion bien ancrée de *«oulid el houma»*. *«Les gens ne viennent pas comme individus, comme électrons libres, ils viennent en tant que ouled el houma»*, énonce-t-il. Les jeunes *«marchent aux côtés de ceux qu'ils ont l'habitude de fréquenter dans les stades»*. Les quartiers d'Alger, poursuit-il, sont aussi faits de *«légendes urbaines dans l'imaginaire collectif»*, à l'instar de Bab El Oued qui véhicule une *«culture de révolte contre l'Etat»*. *«Il n'est pas anodin de voir dans le hirak que ceux qui viennent de Bab El Oued, par exemple, récitent ces légendes urbaines en scandant 'Bab El Oued echouhada' »*.

Les places publiques, exutoires de la colère populaire

Passant en revue les grandes places algéroises, le sociologue a identifié au moins «trois places fortes à Alger : la place des Martyrs, la Grande-Poste et la place du 1^{er} Mai». Ces trois places «correspondent à des bassins de mobilité». Ce sont aussi autant d'«exutoires» à la colère populaire. La place des Martyrs est «l'exutoire de la colère des gens de La Casbah et de Bab El Oued. La place du 1^{er} Mai est l'exutoire du peuple de Belcourt, celui des manifs du 11 Décembre 1960». Quant à la Grande-Poste, historiquement, c'est la «place de la révolte des pieds-noirs», en évoquant particulièrement l'épisode de la Semaine des barricades (janvier 1960). La Grande-Poste, devenue la Mecque des manifestants pendant le hirak, n'avait pas de «connotation particulière» après l'indépendance, précise le conférencier. Il ne s'agit pas d'un lieu de pouvoir. «C'est une poste, un lieu de convivialité où l'on pratique son urbanité la plus basique.» Décryptant l'attrait des «hirakistes» pour cette place, Madani Safar Zitoun explique : «En occupant la place de la Grande-Poste, le hirak dit : "Nous considérons que le centre d'Alger nous a été confisqué, alors que c'est un butin de guerre." Le repeuplement d'Alger s'inscrit dans cette logique de butin de guerre. Les gens ont pris les logements mais pas les places et les espaces publics qui ont continué à être confisqués par l'Etat, le beylek. (...) Il y avait quelque chose qui manquait dans cette reconquête historique de la ville, et c'est cette centralité.»

Le sociologue pense que «les clivages se maintiennent» dans la hiérarchie sociale et urbaine, à Alger. Au-delà de l'image de la marée humaine soudée «que l'on voit à partir de l'hélicoptère (qui bourdonne dans le ciel d'Alger les jours de manif, ndlr), il y a des différences à l'intérieur de cette foule, selon les lieux, selon la structuration symbolique des espaces», dit-il. «Les jeunes qui viennent des quartiers de Hydra, etc., ne descendent jamais jusqu'à la rue Hassiba Ben Bouali ; ils ne se mélangent pas à ceux qui viennent de Bab El Oued et de Belcourt. Derrière cette image d'unicité, se cachent encore des pesanteurs», admet le sociologue.

«Les ressorts psychologiques de la contestation»

Pour sa part, Dalila Haddadi, spécialiste en psychologie clinique et responsable du Centre d'aide psychologique universitaire (CAPU), a consacré son exposé aux «Ressorts psychologiques de la contestation citoyenne». Elle commence par ce constat : «Les Algériens semblaient, depuis 1962 jusqu'au 22 février 2019, anesthésiés dans leur extrême majorité» face à l'ordre autoritaire. Deuxième constat : «Lorsqu'il leur arrivait de contester le pouvoir, ce n'était jamais par une revendication citoyenne mais par des revendications identitaires, religieuses et salariales, sous forme de déchaînement rappelant le fonctionnement archaïque des foules.»

Mais depuis le début du mouvement du 22 février, nous sommes face à un *«élan populaire juvénile sans violence»*. *«Au regard du contexte algérien, le hirak semble répondre à un processus psychothérapeutique au long cours dont les effets se donnent à voir à travers les conduites psychologiques de la jeunesse algérienne, aujourd’hui»*, estime la psychologue. Une bonne partie de la jeunesse qui est aujourd’hui au cœur du hirak n’a pas été, selon elle, *«confrontée directement, ni aux affres du colonialisme ni à celles du terrorisme»*. Cette jeunesse semble, dès lors, *«plus sereine pour réfléchir sur son destin et proposer une issue aux tergiversations qui avaient tétanisé leurs parents et leurs grands-parents»*. Dalila Haddadi mentionne aussi le travail qui a été mené, ces dernières années, pour prendre en charge des populations entières qui ont subi toute sorte de traumatismes. *«La transmission transgénérationnelle des traumatismes – réveillés en boucle par les inondations, les tremblements de terre et les Printemps berbère et arabe – a nécessité des prises en charge psychologiques qui ont dû renforcer le “moi” de milliers d’Algériens»*, souligne l’oratrice. *«Ceci est d’autant plus vrai, ajoute-t-elle, que les psychologues cliniciens et les psychiatres algériens ont profité de formations qualifiantes en thérapie familiale, en thérapie cognitivo-comportementale et en psychothérapie psychanalytique pendant et après les années 1990.»* Ces thérapies ont eu pour résultat *«l’abandon des stratégies agressives au profit de conduites sublimatoires»*.

Dalila Haddadi a évoqué également *«les sacrifices consentis par les parents pour la formation de leurs enfants en Algérie»*. La conséquence en est une plus grande conscientisation des jeunes et une plus forte demande en termes de bonne gouvernance. *«Le hirak est loin de ces mouvements de foule qui caractérisaient les marches des islamistes des années 1990»*, assure-t-elle. *«Le hirak semble se hisser au niveau de conduites intelligentes, portées par une foule organisée – celle définie par Freud dans Psychologie collective et analyse du moi et non celle de Gustave Le Bon à laquelle Freud n’omet pas de se référer en la nuançant.»* *«On est loin des conduites violentes qui ont marqué la décennie du terrorisme et celle des différentes émeutes»*, affirme-t-elle encore. Et de recommander : *«Les jeunes, qui ont bravé la peur sidérante de leurs aînés, doivent intégrer dans leur échiquier les méfaits des luttes fratricides et parricides qui ont jalonné le Mouvement de libération nationale et ont mené à la confiscation de la Révolution par une poignée d’individus avides de pouvoir et d’argent.»*

Mustapha Benfodil, Ecrivain-Journaliste